

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 6 AOUT 1892

No. 7

RELIGION

Nous devons nous attendre en entamant, dans le CANADA-REVUE, la campagne à laquelle nous nous sommes voués, pour l'obtention des réformes que nous considérons comme vitales, inéluctables, à être, sinon mal compris, du moins mal interprétés.

Il n'y a par conséquent ni étonnement, ni reproche, dans ce qui suit ; c'est simplement, comme nous l'avons déjà fait pour plusieurs autres articles de notre programme, le développement nécessaire de la formule succincte dans laquelle nous avons résumé notre théorie religieuse.

Ceux qui ne veulent pas voir, ceux qui ne veulent pas entendre, les pires sourds et les pires aveugles, ne s'arrêteront pas sûrement pour si peu dans leur petit manège ; mais ce n'est pas pour eux que nous écrivons spécialement, tout convaincu que nous soyons de leur empressement à dévorer le CANADA-REVUE dès que sort son numéro.

Les braves gens qu'on trompe, qu'on berne, sous le couvert autoritaire d'une doctrine savamment exploitée, sont les victimes que nous voulons soulager et que nous soulagerons, même malgré elles.

Les progrès accomplis depuis dix ans seulement sont extraordinaires : l'affranchissement de la population a marché à pas de géants, et croit-on que la religion en ait souffert ?

La foi des Canadiens actuels est-elle inférieure à ce qu'elle était il y a dix ans ? Personne n'oserait prononcer une telle hérésie.

Par exemple, il se peut que le pouvoir de ceux qui ont toujours identifié la religion avec leurs petites affaires personnelles et commerciales, qui ont débité en tranches à tant le morceau les consolations spirituelles, aient vu décroître leurs livres de banque,

Cela se peut, mais s'est loin d'être un baromètre apostolique d'une exactitude immanquable.

La religion ne se mesure pas à la hauteur du clocher ; la foi d'un peuple n'a pas pour étiage la splendeur des monuments où se vénère Dieu le Créateur.

Le missionnaire qui, dans les steppes glacées du Nord-Ouest, arrête sa traîne sauvage et, la retournant pour s'abriter de la neige, lance au ciel sa prière sublime, n'ayant pour entourage que l'horizon sans fin et les maigres chiens qui le conduisent à sa triste cabane, n'est-il pas aussi grand, aussi religieux, aussi divin que le titulaire d'une paroisse riche dont le presbytère ne paye pas de taxe.

Nous ne demandons certainement pas un ascétisme qui n'est plus dans nos mœurs ; ce n'est pas là notre idée. Nous sommes de notre temps, mais nous ne cesserons d'exiger qu'en dehors de son saint ministère le clergé se fasse peuple, prenne sa part des tourments et des joies du peuple, participe à ses charges comme il jouit de ses avantages.

Nous disions il y a quinze jours :

“ Pour ce qui est de la religion, nous nous contenterons de suivre notre Saint Père le Pape Léon XIII, et d'être orthodoxe, un peu plus que notre Ordinaire, peut-être, mais sûrement beaucoup moins que M. Tardivel.”

Et nous avons alors devant nous les sublimes enseignements de Mgr Ireland, le vénérable prélat qu'il est de bon ton aujourd'hui de mépriser en Canada.

Le fait est que s'il y en avait ici beaucoup de son talent, de son dévouement, de son démocratism, nous verrions les choses changer un peu vite, et le CANADA-REVUE aurait rapidement raison.

Lisez donc Mgr Ireland prononçant au Concile de Baltimore cette sublime invocation à la démocratisation du clergé :

La religion qu'il nous faut aujourd'hui n'est pas celle qui consiste à chanter des hymnes suaves dans le chœur des cathédrales, à porter des chasubles brodées d'or, pendant que la multitude est absente de la nef ou des ailes, et que le monde extérieur meurt d'inanition morale et spirituelle. Allez à la recherche des hommes; parlez-leur, non pas en phrases pompeuses ni dans le style d'un sermonnaire du dix-septième siècle, mais en paroles ardentes qui pénètrent les esprits et les cœurs.

Et pourquoi cette inversion des méthodes anti-ques :

Le monde, dit-il, est entré dans une phase nouvelle de son histoire, le passé ne reviendra pas; la réaction est le rêve de gens qui ne voient pas et n'entendent point, qui sont assis aux portes des cimetières pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas, oubliant complètement le monde vivant à côté d'eux. Il faut parler à notre siècle des choses qu'il sent, dans le langage qu'il comprend: il faut être de notre siècle, vivre dans notre siècle, si nous voulons qu'il nous écoute...

La force de l'Église, aujourd'hui, dans tous les pays, et surtout en Amérique, est dans le peuple. Cet âge est l'âge de la démocratie. Les jours des princes et des seigneurs féodaux sont passés: les monarques occupent leurs trônes pour exécuter la volonté des peuples. Malheur à la religion qui ne le comprendra pas! Celui qui tient les masses règne. On tient les masses par l'intelligence et par le cœur...

C'est ce que nous demandons, c'est pour aider à ce grand œuvre que nous avons lancé le CANADA-REVUE.

Mais pour cela, il faut marcher :

Le conservatisme, dit-il, qui ne veut jamais s'aventurer, n'est que pourriture et poussière. Ne redoutez pas le nouveau pourvu que les principes soient saufs. Ce temps est un temps de nouveautés, et l'action religieuse pour s'accorder avec le siècle doit prendre de nouvelles formes et de nouvelles voies... Il faut être de notre époque, il faut être en contact avec elle. Il y a des catholiques, plus nombreux d'ailleurs en Europe qu'en Amérique, qui ne connaîtront le présent que bien longtemps après qu'il sera devenu le passé. Notre œuvre est dans le présent, et non dans le passé...

Après Baltimore, Mgr Ireland répétait il y a deux mois, à Paris, le jour de la St-Pierre, devant les étudiants catholiques de Paris, à la Salle des Fêtes du Luxembourg, ces mémorables enseignements dont nous faisons le fondement de nos revendications religieuses.

Ce qu'il disait alors, nous sommes heureux de le répéter ici :

Ce qu'il nous faut, ce sont des soldats. Ah! messieurs, vous êtes ces soldats; vous devez ramener le peuple français dans le giron de l'Église. Mais, pour le ramener, il faut que vos cœurs battent en unisson avec les cœurs de ce peuple. Pour l'instruire dans la vérité, il faut que vous vous serviez des armes et des pensées qui sont les armes et les pensées des temps modernes. Messieurs, les vérités sont éternelles; l'Église est immortelle. Mais le Maître de l'Église nous a dit que le père de famille tire des trésors de l'Église tantôt des choses neuves et tantôt des choses vieilles. Aujourd'hui tirons les choses nouvelles!

L'esprit moderne ne l'effraye pas, il sait faire face à l'hydre que nos petits hommes d'ici combattent sourdement par des cancons de portières et des papotages ultra-ecclésiastiques.

Le peuple a maintenant le suffrage universel. L'ouvrier le plus pauvre est juge dans son pays. Ceux donc qui veulent aujourd'hui le triomphe de l'Église doivent aller former le peuple et gagner le peuple à l'Église. Pour cela, il faut être du peuple. Le peuple ne veut pas aujourd'hui que nous lui montrions de la condescendance. Il se révolte contre cette prétention. Il se croit aussi grand et aussi puissant que vous, qui que vous soyez. Il faut qu'il sache que nous sommes ses frères, que nous nous conduisons comme des frères et que nous lui parlons le langage de frères. Par conséquent, agissez avec le peuple et pour le peuple, car c'est aujourd'hui le temps de la démocratie. Des siècles et des siècles se sont écoulés les uns après les autres; que nous pensions une chose ou une autre des résultats, voici devant nous l'océan, et cet océan se nomme la Démocratie, et si vous voulez voguer sur cet océan, il faut apprendre à naviguer sur les vagues de la démocratie.

Il n'est pas étonnant que les *Étendard*, les *Vérité*, les *Chapais* et les *Tardivel*, et autres queues plates, tombent à bras raccourcis sur un évêque qui leur donne de tels enseignements.

Notre malheur, et je le dis librement, c'est que les catholiques de tous les pays se laissent devancer. Pourquoi? Je n'en sais rien; ce n'est pas manque de foi, mais c'est la prudence qui les tient toujours en arrière. Eh bien! marchons en avant! mieux vaut marcher en avant et quelquefois faire une chute que ne jamais marcher!

Nous nous laissons devancer, et alors quand la citadelle est prise, quand le peuple se trouve des défenseurs — au moins en paroles — nous, nous arrivons et nous disons: "Nous sommes les vrais sauveurs." C'est vrai en ce sens que les autres ne peuvent pas les sauver; mais, croyez-moi, le peuple dira simplement: "Vous êtes arrivés trop tard."

Voilà ce qui nous manque: l'action constante, courageuse, qui nous mette toujours dans les premiers rangs pour sauver le peuple; soyons donc avec les hommes du peuple, dans leurs réunions; parlons leur en véritables frères, et quand il s'agit d'un effort pour protéger les droits imprescriptibles du faible, ah! oui, disons: "C'est à nous, catholiques, à parler les premiers et à parler le plus haut." Car vous seuls pouvez sauver le peuple; les autres apportent simplement les paroles. Mais vous, vous apporterez ces principes éternels de justice, vous pourrez parler de droits et de justice, vous pourrez dire au peuple, au nom de l'Église: "Arrête-toi là, car il y a des limites!" Si le peuple franchit les limites, c'est qu'on n'avait pas marqué ces limites avec cette douceur et ce zèle qui se font écouter.

Et maintenant pour les mesures à prendre :

Il faut sauver le peuple parce que ce sont des âmes immortelles. Mais il y a aussi une raison spéciale pour sauver le peuple aujourd'hui. Et quand je parle du peuple, je parle des ouvriers, des paysans, des grandes masses. Aujourd'hui, le peuple est une force; si l'Église doit triompher, il faut qu'elle triomphe avec le peuple et par le peuple. Il a été des temps historiques dans lesquels l'Église pouvait (et je ne veux pas apprécier les faits, je constate simplement) — il y a eu des temps dans lesquels l'Église pouvait s'assurer le peuple en s'assurant ceux qui gouvernaient le peuple. Ces temps sont changés.

Avis à nos gouvernants!

Nous ne devons pas renouveler la faute de ceux qui, voyant se préparer un volcan au milieu d'eux, attendent, pour prendre des précautions, que l'explosion se soit produite. Dites donc au peuple qu'il a des devoirs, mais aussi des droits. On ne lui parle que de ses devoirs, de la patience, de la résignation, et on lui promet uniquement une récompense dans l'éternité. C'est beaucoup pour ceux qui ont la vraie foi, mais pour ceux dans les âmes desquels la foi est presque morte, ce sont des paroles qui ne signifient presque rien. D'ailleurs, ce n'est pas le langage de la foi chrétienne. Le langage de la foi chrétienne est celui-ci : "Chaque enfant de Dieu, quel qu'il soit, est placé par Dieu sur la terre pour vivre de son travail; par conséquent celui pour qui il travaille doit lui donner les moyens de vivre. Chaque enfant de Dieu a donc des droits." Or la société est ainsi constituée qu'un grand nombre ne trouvent pas à vivre, selon les expressions du Saint-Père, d'une manière digne de leur position. Il y a donc des défauts quelque part. Mais il y a des remèdes à ces défauts.

Ces remèdes nous les cherchons, nous aussi, en ne demandant que l'accord et le concours des guides religieux qui comprennent leur mission comme Mgr Ireland, à qui Sa Sainteté Léon XIII vient de donner des preuves d'estime et de respect indiscutables et qui s'écriait dans une circonstance solennelle :

"J'approuve sans réserve les lois qui rendent l'instruction obligatoire... Inutile pour moi de faire l'éloge de l'œuvre des Ecoles de l'Etat américain pour l'instruction laïque : elles sont notre orgueil et notre gloire..."

DEMOS.

L'ANGLOMANIE

LES CANADIENS EMIGRES

Les Canadiens-Français continuent à se diriger par milliers vers la frontière américaine, qu'un grand nombre d'entre eux franchissent en disant un éternel adieu au pays natal.

Ce n'est pas par caprice qu'ils quittent ainsi les lieux témoins de leur enfance. Quoi qu'en disent certains jouisseurs, qui dissimulent assez mal, sous de faux airs de patriotisme, le dépit qu'ils éprouvent en voyant diminuer le nombre de ceux qu'ils exploitent, ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on s'éloigne du coin de terre où l'on a commencé à vivre, à aimer et à souffrir.

On s'en va parce qu'on n'a rien à faire ; parce qu'il n'y a pas place pour tous au village ; parce que l'on préfère une existence indépendante, une vie active et la perspective du succès à la certitude de végéter dans une oisiveté sordide, ou de travailler pour vivre pauvre, ignoré, méprisé, exploité et écrasé sous le superbe dédain des êtres nuls auxquels l'usure, le favoritisme, la naïveté, la badauderie des gens ou la politique ont fait des rentes prélevées sur la prospérité générale.

On a entendu dire qu'aux Etats-Unis il y a place

pour tous, même pour les Canadiens-Français qui n'ont pas de place chez eux ; que le travail y est respecté ; que le mérite y est reconnu, protégé et récompensé ; qu'on n'y reconnaît pas d'autre supériorité que celle du talent, et qu'avec du courage, de l'énergie et de la persévérance on arrive ordinairement à s'y créer une position. On se sent assez d'esprit d'initiative pour se tailler une place au soleil de la grande république, et l'on quitte le foyer de ses pères le regret dans l'âme mais l'espoir au cœur.

Hâtons-nous de constater que bien souvent ces prévisions se réalisent, et que, généralement, l'émigré trouve à l'étranger ce qu'il a vainement cherché chez les siens.

Ce phénomène n'est pas particulier à l'élément franco-canadien. On le remarque chez les individus appartenant à d'autres races. Ce sont des meurts-defaim juifs, allemands, écossais, irlandais, anglais et français qui ont amassé les grandes fortunes dans toutes les parties de l'univers.

Cela tient à deux causes : on émigre ordinairement d'un pays pauvre, encombré ou mal gouverné, dans un pays neuf, riche et libre où l'homme entreprenant peut donner libre essor à son activité sans être à tout moment entravé dans son action par l'intervention intempestive d'un gouvernement tâillon ; en outre, le simple fait de s'être décidé à partir dénote chez l'émigré une dose de courage et d'initiative supérieure à celle du Roger Bontemps qui consent à vivre misérablement où il se trouve plutôt que de courir les risques d'un déplacement.

Quoi qu'il en soit, je lisais récemment, dans une publication américaine, la preuve que les Canadiens-Français des Etats-Unis sont, proportionnellement à leur nombre, plus riches que leurs compatriotes restés au Canada. Ce n'est pas si mal pour des gens qui, n'ayant jamais eu de droits d'aînesse, n'ont pas même apporté aux Etats-Unis le traditionnel plat de lentilles.

Les a-t-on assez vilipendés ces pauvres Canadiens émigrés ?

"Laissez donc faire, c'est la canaille qui s'en va, disait un *homme d'état* Canadien-Français."

"La cause de l'émigration, disait un dignitaire ecclésiastique, c'est le luxe, la paresse, l'ivrognerie et la débauche."

"Ce sont de mauvais patriotes qui feraient bien mieux de coloniser nos terres incultes, disait un troisième."

"Nos filles vont perdre leur vertu aux Etats-Unis, disait un journal à bons principes, et nous avons toutes les peines du monde à nous procurer des servantes à Montréal."

“ Ils changent leurs noms, les estropient ou les mutilent d'une façon ridicule, dit celui-ci. Ils parlent anglais entre eux, dit celui-là. Leur langage est un affreux jargon micmac émaillé de mots anglais, dit un troisième, et ainsi de suite.

La moitié de la population franco-canadienne est rendue de l'autre côté en attendant que l'autre moitié aille la trouver; et si vous croyez qu'il ne reste plus de canaille ici, consultez les journaux politiques de toutes les nuances, et voyez les accusations de malhonnêteté trop souvent fondées, hélas! qui sont portées de part et d'autre contre ceux qui sont censés avoir été choisis parmi les citoyens les plus intègres du pays.

De deux choses l'une: ou les censeurs de nos mœurs sont enclins à la calomnie, et alors leurs accusations ne valent rien; ou ils disent vrai et alors les Canadiens restés au pays ne valent pas le diable puisque les chefs choisis parmi les plus dignes d'entre eux pour représenter la quintessence de l'intégrité sont tous plus ou moins accusés de carottage chronique et invétéré.

Au reste, nos Canadiens-Français, devenus là-bas beaucoup plus pointilleux sur le chapitre de l'honneur national que leurs compatriotes restés ici pour les critiquer et pour surveiller l'institution du carottage ministériel, ont forcé leurs détracteurs américains à leur décerner un brevet d'honnêteté, d'industrie, d'intelligence, de prospérité et de civisme qui dément catégoriquement la sottise accusation portée par leurs calomniateurs du Canada, dont quelques-uns auraient peut-être beaucoup de difficulté à sortir indemnes d'une enquête comme celle qui a été faite à la demande des Canadiens-Français du Massachusetts devant le *Statistical Bureau of Labor*.

Il y a quelques cas isolés de Canadiens que leur inconduite avait mis dans la nécessité d'émigrer. J'en connais quelques-uns, mais je dois ajouter à leur honneur que plusieurs d'entre eux se sont corrigés aux États-Unis.

Ils avaient quitté leur paroisse où ils étaient méprisés à cause de leur pauvreté. N'ayant pas de réputation à perdre, pas de dignité à sauvegarder; convaincus qu'on méprisait bien plus leur indigence que leurs vices, ils ne cherchaient pas, au Canada, à sortir de l'état d'abjection où la misère les avait plongés.

Aux États-Unis, le contact avec leurs compatriotes, qui, dans ce milieu démocratique, ne reconnaissent pas d'autre distinction sociale que celle de la bonne conduite, leur a inspiré le désir de se ranger, et ils sont devenus des citoyens utiles, intelligents et respectés.

Tout le monde ne peut pas être colon; ceux qui, du fond de leur bureau, prêchent la colonisation, ne songent nullement à prendre une hache et à s'enfoncer dans la forêt pour ouvrir le chemin aux autres. Mais la plus forte objection à ce conseil paternel et désintéressé, c'est qu'avec nos millions d'acres de terres inoccupées nous n'avons pas de lots à vendre au colon.

À l'exception de ce dernier, tout le monde a accès au domaine public; mais si voulez faire de la colonisation pratique vous aurez bientôt fait de constater qu'on n'a pas même assez de terres acceptables pour satisfaire l'appétit des spéculateurs favorisés qui attendront patiemment que le travail des autres ait augmenté la valeur de leur propriété pour la revendre avec profit.

Les filles de la campagne préfèrent le travail des manufactures à l'humiliante domesticité, et elles font bien. D'abord leur vertu est bien moins exposée dans ces établissements et dans les honnêtes familles canadiennes où elles sont logées que dans les maisons des messieurs où elles sont en butte aux agaceries des petits crevés jeunes et vieux.

Les Canadiens des villages manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre transportent aux États-Unis la pureté de nos mœurs campagnardes. Tout le groupe canadien se connaît, et lorsqu'il y a des brebis galeuses elles sont vite ostracisées.

Les changements, traductions et mutilations des noms canadiens ont existé et existent encore aux États-Unis tout comme dans la province de Québec. Il n'y a pas si longtemps que les Camirand s'appelaient Cameron sans avoir jamais traversé les lignes américaines.

Vous retrouverez cela dans tous les townships de l'Est où la population est un peu mêlée. À Montréal même j'en pourrais citer plus d'un cas.

L'émigration de la classe lettrée, composée des prêtres, médecins, journalistes, commerçants et industriels, a depuis longtemps produit, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, une réaction salutaire. On ridiculisait déjà cette manie il y a vingt-cinq ans. On a même poussé les choses si loin que tous les journalistes s'évertuaient à qui mieux mieux à imaginer des traductions baroques qu'ils publiaient ensuite dans les journaux à côté de traductions, hélas! bien authentiques.

Nos contempteurs des émigrés n'y ont rien compris. À l'exemple des Bourbons, leurs fétiches, ils n'ont rien appris, rien oublié depuis un quart de siècle. Ces insanités font encore le tour de la presse, et ils s'imaginent qu'ils les reproduisent pour la première fois.

C'est surtout au Canada que les Canadiens-Français de la haute pègre aiment à parler anglais entre eux. Mettez en deux ou trois ensemble, et si vous voyez poindre à l'horizon une binette anglaise, soyez certain que toute conversation française va cesser.

Aux États-Unis, on trouvera encore des exemples de ces cas insolites, mais ce sera toujours dans des centres isolées et entre Canadiens illettrés. La classe instruite parmi les Canadiens-Français des États-Unis, est vraiment patriote. Elle s'est mise à la tête de l'élément canadien, l'a groupé, enrégimenté et aguerri pour la grande lutte.

Elle lui a inspiré le patriotisme et cette fierté nationale qui ne tolère pas l'injure. Aussi n'est-on nulle part ailleurs plus Canadien-Français que dans les États de la Nouvelle Angleterre.

Ici la classe dirigeante fait de son mieux pour étouffer chez la masse tout sentiment d'amour-propre national, toute velléité de revendication.

Si quelqu'un des humbles ose protester contre les nombreuses humiliations dont on nous abreuve, c'est toujours un homme de profession, un chef politique, un gros bonnet quelconque qui met la sourdine en disant : Vous avez certainement raison, mais si vous dites cela, *ça pourrait froisser les Anglais*.

Aux États-Unis, le Canadien instruit considère que son devoir le plus sacré est de défendre sa nationalité chaque fois qu'elle est attaquée. Ici le Canadien de la haute songe surtout à lécher les talons des ennemis de la race française.

Allez au conseil, aux comités, dans tous les bureaux publics et voyez si l'on s'en moque à votre nez de la langue française.

Les Canadiens-Français des États-Unis mêlent de l'anglais à leur français, dites-vous ? Et ceux du Canada donc ?

Je vous défie d'aller dans nos magasins canadiens-français de Montréal, et de vous faire comprendre une fois sur dix si vous demandez en français un *faux-col*, des *manchettes*, un *gilet de flanelle*, une *jaquette*, un *palctôt*, un *veston* et un *gilet*. Tous remplacés ces noms-là, par des mots plus ou moins anglais ou plus ou moins impropres.

Dans le district de Montréal, on porte un *coat* ; on prend une *brosse* ; on gagne par une *flousque* ; on est un *blood* ou un *war ox*, on est *flush*, ou *stocké* ; on *check* un adversaire ou une liste d'électeurs.

Dans tous nos collèges on joue à la *pelote*, au *football* et au *base-ball*, on *pitche*, on frappe avec le *bat*, ou l'on court à *son base*. A l'hippodrome on *match* un cheval contre un autre. Dans les luttes électorales on supporte un candidat.

Remarquez que tout cela se dit dans le meilleur monde.

Et je pourrais couvrir plusieurs colonnes d'expressions tout aussi élégantes.

Et nos journaux donc ? Examinez-les surtout à la quatrième page. Il y a à peine un ou deux journaux canadiens-français des États-Unis qui soient aussi mal fichus que nos plus grands journaux quotidiens.

Les anglicismes, barbarismes et solécismes abondent dans les nôtres. L'un d'eux, et des plus huppés, nous parlait l'autre jour des *smogleurs*. On nous raconte souvent l'arrestation de *fast drivers*. On traduit *Austria* par *Australie* et personne ne *kick* parce qu'on est trop *game* pour cela.

Vous voyez qu'en fait de micmac nous pouvons réclamer la palme.

Et le barreau donc ? Et la magistrature ? Et nos députés et nos ministres ? Quelle espèce de français parlent-ils ?

On dirait de vrais membres de l'Académie Royale Canadienne.

En somme, lorsque nous nous examinons nous-mêmes, il me semble que nous sentons moins le besoin de critiquer nos compatriotes émigrés qui nous valent bien sous tous les rapports, malgré les quelques défauts que nous leur avons légués.

Je l'ai déjà écrit quelque part, et je le répète avec confiance : " Si la nationalité franco-canadienne doit être sauvée un jour, elle le sera par les Canadiens émigrés qui, une fois échappés à l'influence avilissante de l'anglomanie se retrouvent, reprennent possession d'eux-mêmes, et puisent dans leur nouveau milieu, au contact de la démocratie égalitaire, le sentiment de leur propre dignité, sentiment qu'une fausse éducation avait étouffé, ou tout au moins paralysé, lorsqu'ils étaient sur le sol du Canada devenu archi-anglais.

IGNOTUS.

Un journal de Montréal nous dit que le grand ennemi des Canadiens ce sont les dettes. Nous n'en doutons pas le moins du monde, mais ce que nous aimerions à savoir ce sont *toutes* les causes de ces dettes. Un mot de renseignement, s'il vous plaît.

Nos abonnés qui ne reçoivent pas le journal régulièrement sont instamment priés de nous en donner avis. De plus, si la livraison n'est pas faite convenablement, ils rendront service à l'administration en déposant une plainte immédiate au bureau.

Dans le numéro 5 du CANADA-REVUE, nous avons commencé la publication du grand roman de Georges Ohnet : " Dette de Haine." On peut se procurer les numéros déjà parus en s'adressant au bureau du journal. Notre feuilleton est entièrement détaché du journal.

LES EXEMPTIONS DE TAXES

Nous continuons aujourd'hui la publication des listes d'exemptions de taxe.

Il s'agit maintenant des institutions protestantes qui profitent, pour leur bonne part, des immunités octroyées par la Législature et ne songent guère à imiter les Eglises Torontonniennes qui ont renoncé à profiter des exemptions de taxe et acceptent de prendre leur part des charges publiques comme elles profitent des avantages municipaux.

Nous profitons de l'occasion pour faire constater de combien d'erreurs fourmille le rapport du Trésorier de la Cité et combien on remarque d'omissions dans la liste des biens du Clergé Catholique. Il en est de même du Clergé protestant.

IMMEUBLES PROTESTANTS EXEMPTÉS DE TAXE

ÉGLISES.	
Eglise Presbytérienne, 136 Wellington	\$ 4,000
" St. Marc, 128 William	7,000
" St. Stephens, rue du Collège	30,000
" Wesleyenne, 596 Wellington	4,500
" 458 Wellington	3,500
" St. Mathieu, 189 Congrégation	4,000
" rue du Grand Tison	4,500
" Presbytérienne	4,000
" " 2565 Notre-Dame	11,000
" Méthodiste, rue Coursol	18,000
" du Sauveur, 90 rue Camring	4,500
" Française Protestante, 121 rue Chatham	10,000
" du Calvaire, 302 rue Guy	9,000
" Méthodiste, rue de la Montagne	20,000
" Presbytérienne Américaine, rue des Inspecteurs	9,000
" Méthodiste, 788 Craig	8,000
" " 262 Ottawa	4,000
" St. André, rue Lagachetière	60,000
" St. Barthelemy, 754 Lagachetière	25,000
" Unitarienne, Lagachetière	25,000
" Olivet, Osborne	25,000
" St. George	70,000
Synagogue, rue Stanley	15,000
Eglise Presbytérienne, rue Stanley	16,000
" St. George	12,000
Armée du Salut, rue St. Alexandre	10,000
Eglise de la rue St. Gabriel, Ste. Catherine	23,000
" Place Phillips	10,000
" Erskine, rue Ste. Catherine	55,000
" Douglass	20,000
" non imie	20,000
" St. James the Apostle	27,000
" Emmanu-El	35,000
Christ Church Cathedral	130,000
Eglise Baptiste (first)	33,000
Synagogue, Avenue Collège McGill	20,000
Eglise Nouvelle Jérusalem, 25 Hanover	3,500
" St. Paul, Dorchester	70,000
" Wesleyenne	35,000
" Presbytérienne Am., Dorchester	60,000
" Knox	20,000
" "	70,000
" Chalmers, 504 St. Laurent	18,000
" St. Martin, rue St. Urbain	30,000
" Méthodiste, Sherbrooke	18,000
" Zion, 196 Mance	5,000
" Baptiste Française, 18 Mance	6,000
" St. Jean l'Évangéliste, Ontario	20,000
" Méthodiste, Ste. Catherine	130,000
" " Dorchester	4,500
" Allemande, St. Dominique	6,000
Synagogue, St. Constant	2,000
Eglise de la Trinité, St. Denis	40,000
Salle, Eglise et Ecole, 1876 Ste. Catherine	9,000
Eglise Méthodiste, Craig	8,000
" St. Suzanne	6,000
" St. Luc, Champlain	10,000
" Taylor, Champlain	7,000

Eglise Wesleyenne, Dorchester	9,000
" St. Thomas, Notre-Dame	10,000
Un lot, rue Marlborough	1,200
Eglise	4,000
" Episcopale, St. Denis	3,500
" rue Wellington	22,000
" Méthodiste, Wellington	8,000
	<hr/>
	\$1,125,700

ÉCOLES, INSTITUTIONS DE BIENFAISANCE ET COUVENTS.

Collège Commercial, rue Notre-Dame	\$ 7,500
Ecole, 173 rue Ste. Anne	14,000
" 458 Wellington	2,500
" Bourgeois	20,000
" quartier Ste. Anne	7,000
" 152 Fulford	1,000
" Royal Arthur, Workman	25,000
" Française Protestante, 119 Chatham	5,000
Asile des Enfants, 506 rue Guy	15,000
Church Home, 403 Guy	17,000
Ecole, 151 Lussignan	2,500
Maison St. Anché, rue de l'Aqueduc	18,000
Un lot, rue Torrance	700
Asile de Jour, 174 rue de la Montagne	5,000
Institut, "	14,000
Asile des Enfants, 107 "	6,000
" " " "	6,000
Ass. des Jeunes Gens, 42 1 lace Victoria	15,000
Ecole gratuite, 13 Desrivieres	7,000
Refuge St. George, 139 St. Antoine	10,000
Dispensaire de Montréal, 145 St. Antoine	3,000
Asiles des Femmes pauvres, 408 St. Antoine	12,000
Ecole Ste. Monique	2,600
Société d'Emigration, 84 Osborne	7,000
St. Margaret's Home, 102 St. Alexandre	20,000
Terrain du Collège McGill	450,000
" " "	42,000
Ecole, 916 Sherbrooke	10,500
" " "	2,500
Collège, 58 McTavish	20,000
" Presbytérien	30,000
" " "	40,000
Institut, McTavish	15,000
" Trafalgar, 83 Simpson	35,000
Collège Vétérinaire, 6 Avenue Union	8,500
Association des Arts, 2172 rue Ste. Catherine	20,000
Soc. de Temp. des Femmes, 2254 Ste. Catherine	5,000
Soc. de Temp. des Femmes, 2254 Ste. Catherine	5,000
Soc. des Arts Decor, Ste. Catherine	5,000
Ecole, 1448 Ste. Catherine	10,000
Temple Emmanu-El, Ste. Catherine	3,500
Ecole et Logement, 2498 Ste. Catherine	14,000
Ophelinat Protestant, 2445 Ste. Catherine	20,000
Ecole, 2319 Ste. Catherine	3,000
Société Biblique, 2175 Ste. Catherine	10,000
Ecole. 69 Bishop	3,700
Société Historique de Montréal	10,000
Collège Méthodiste Wesleyen, Université	25,000
Terrain de l'Hôpital Victoria	75,000
Salle du Synode et Ecole, Université	7,500
Gymnase de Montréal, 19 Université	5,000
Institut Fraser, 9 Université	12,000
Ecole, 27 Victoria	4,200
Ecole Normale, 34 Belmont	30,000
Collège Episcopal, Dorchester	20,000
Hôpital de l'Onest, 1251 Dorchester	25,000
Ecole, 1143 Dorchester	24,000
Ass. des Jeunes Gens, Dorchester	55,000
Ecole, 32 Fort	4,000
" 54 Tupper	3,500
" 6 Bayle	6,000
" 50 St. Luc	25,000
" Drummond	19,000
Ass. des Jeunes Femmes, 75 Drummond	5,000
Ecole, 64 Drummond	5,500
High School, Metcalfe	75,000
Association, 101 Metcalfe	9,000
Ecole, 110 Mansfield	6,000
Hôpital de la Maternité, 93 St. Urbain	8,000
" " " 92 St. Urbain	10,000

Ecole, 276 St. Urbain	3,600
" 203 Bleury	3,500
" 162 Mance	4,000
Armée du Salut, 11 Plateau	6,500
Bishop's College, Ontario	12,000
Ecole St. Jean l'Évangéliste, Ontario	25,000
Société des Dames, 21 Berthelet	45,000
Ecole, 39 Berthelet	30,000
Maison de Refuge, 564 Dorchester	2,500
" " " "	2,500
" " " "	1,250
Maison d'Industrie Prot.	25,000
Ecole, 605 Lagauchetière	15,000
Terrain, St. Dominique	5,000
Ecole, Sherbrooke	25,000
Terrain, St. Constant	8,000
Société Juive, 7 Ste. Elizabeth	6,000
Ecole, 483 Dorchester	5,500
Terrain, 523 Dorchester	2,800
" 525 Dorchester	2,800
" Dorchester	14,000
Hôpital, Dorchester	65,000
" Lagauchetière	25,500
" Lagauchetière	1,800
Ecole, de Salabery	6,000
Ecole Anglaise Modèle, 75 Panet	7,000
" Hochelaga, Prefontaine	12,000
" Ryde	5,000
6 lots, Coleraine	900
Barrière, Wellington	1,200
Mechanics' Institute, Wellington	3,500

\$ 1,834,250

PRESBYTÈRES.

Presbytère 596 Wellington	\$ 2,500
" 186 Congregation	2,000
" 132 Fulford	2,500
" 131 Lussignan	4,000
" 385 St. Antoine	3,200
" 826 Lagauchetière	9,000
" 800 Lagauchetière	4,500
" 2 Thistle Terrace	2,200
" 16 Stanley	4,500
" 138 Durocher	4,200
" 198 Union Avenue	6,000
" 42 Union Avenue	18,000
" 2488 Ste. Catherine	8,000
" 2559 Ste. Catherine	1,000
" 18 Université	7,000
" 67 Université	10,000
" 852 Dorchester	9,000
" 998 "	2,200
" 1134 "	4,000
" 1251 "	6,000
" 1133 "	9,000
" 164 Windsor	7,000
" 160 Windsor	10,000
" 20 Fort	4,500
" 43 St. Marc	5,000
" 32 St. Marc	4,000
" 130 McKay	9,000
" 504 St. Urbain	4,000
" 407 "	2,000
" 476 "	5,000
" Sherbrooke	6,000
" 18 Ste. Famille	5,000
" 127 St. Dominique	2,000
" 1 St. Elizabeth	2,800
" 420 St. Denis	3,500
" 100 Jacques Cartier	3,000
" Dorchester	2,000
" Champlain	4,500
" 24 Marlborough	* 1,300
" 50 Cannon	1,200

\$ 213,100

TOTAL.

Eglises	\$ 1,425,700
Ecoles, etc	1,831,250
Presbytères	213,100

\$ 3,473,050

EDUCATION

GRATUITE DE L'ENSEIGNEMENT

Notre confrère de la *Patrie* a publié la semaine dernière deux articles vigoureux sur la gratuité de l'enseignement et les livres d'école. Nous en extrayons quelques points saillants :

C'est bien pénible à constater, mais, tandis que nos voisins ont rendu l'instruction gratuite et obligatoire, notre société canadienne telle que constituée voue à l'ignorance et à tout ce qui s'en suit une partie considérable de la génération appelée à nous remplacer.

A Montréal, il y a plus d'une raison pour que nous ayons l'instruction gratuite. Non seulement nous avons les cotisations scolaires, qui ne peuvent avoir la moindre raison d'être à moins de permettre au bureau des commissaires de prélever, sur ceux qui ont les moyens de payer, les sommes nécessaires à l'instruction de tous les enfants, pauvres comme riches, mais nous avons en outre une riche institution généreusement dotée pour cet objet.

Inutile de se faire illusion en prétendant que le système actuel suffit à tous les besoins. On nous citera telle ou telle école, où les élèves sont admis moyennant une rétribution mensuelle tout-à-fait nominale. En général, cette rétribution est beaucoup trop élevée même pour les personnes réputées à l'aise. Elle est toujours trop élevée pour les pauvres, et devrait être entièrement abolie.

Pour des raisons souvent indépendantes de leur volonté les familles sont obligées de changer fréquemment de quartier. En arrivant à une nouvelle école les enfants sont ordinairement forcés de se remonter toute une bibliothèque de livres aussi nouveaux qu'inutiles pour la plupart.

Chaque école a le monopole des fournitures de papeterie, et compte en tirer tout le parti possible. Les prix sont fixés d'avance, souvent au double de la valeur.

Non seulement c'est à prendre ou à laisser; mais ici le vendeur est revêtu d'une autorité que le client ne peut méconnaître sous peine d'expulsion, et Dieu sait si l'on abuse de cette autorité.

On ne se demande pas si l'élève a réellement besoin de tout ce qu'on lui offre: on se borne à calculer ce que rapporte la vente, et l'on s'arrange de manière à ce que les achats soient nombreux, fréquents et dispendieux.

Lorsqu'on est dans l'impossibilité de payer sur demande la somme exigée pour des fournitures d'une nécessité plus que problématique, il faut se résigner à voir son enfant expulsé de l'école.

Le maître ou la maîtresse avertit l'élève qu'il pourra rester chez lui, s'il n'apporte pas à heure fixe la somme requise, et il y reste si le père est trop pauvre pour lui donner la somme demandée.

Pour qu'il en achète plus souvent et plus longtemps, on se garde bien de lui apprendre la calligraphie. On lui permet de se barbouiller d'encre jusqu'aux oreilles, et de remplir, le plus rapidement possible, son cahier d'application d'arabesques excessivement fantaisistes.

Au nom de la morale, dans l'intérêt de la société, nous demandons l'abolition de la rétribution mensuelle et la distribution gratuite des fournitures d'école aux élèves. Nous demandons que l'instruction soit gratuite d'abord, en attendant que les gouvernants soient assez éclairés pour la rendre obligatoire.

Ces parents sont trop fiers, dites-vous. Inspirez leur humilité qui convient au mendiant; réduisez-les à cet état

d'abjection qui leur permette de mendier sans rougir, et il leur arrivera ce qui arrive tous les jours à d'autres.

Pour mendier il n'est pas nécessaire de savoir lire, et comme la mendicité rapporte plus, au jour le jour, que la fréquentation des écoles, les parents en question enverront leurs enfants mendier de porte en porte au lieu de les engager à suivre les classes.

L'instruction devrait être obligatoire parce que l'ignorance est un danger pour la société et parce que la société doit se protéger.

Ce qu'il faut à la classe pauvre, c'est l'instruction gratuite offerte comme un droit et non comme une aumône.

Les documents authentiques et les statuts que nous avons cités affirment que le séminaire de Saint-Sulpice est obligé d'employer le revenu net de ses biens à des fins d'éducation. S'il a rempli ses obligations qu'on le prouve, et lorsqu'on aura épuisé tous les moyens possibles pour procurer à tous l'éducation gratuite, s'il ne reste plus d'autre ressource que d'augmenter la cotisation, qu'on l'augmente. Mais qu'on ne nous taxe pas sous prétexte de procurer à tous l'instruction gratuite, pour la refuser ensuite à ceux qui en ont le plus grand besoin.

C'était fête au Parc Sohmer le 24 juin dernier. A l'occasion de la fête patronale, les officiers de l'Association St. J.-Baptiste, avait chargé Mons. Chs. Labelle d'organiser un chœur et de préparer un programme de musique.

Bien que pris au dépourvu, M. Labelle réussit à grouper autour de lui une quarantaine des meilleurs amateurs de notre ville et les deux concerts des 24 et 25 juin dernier furent un véritable succès.

Voici ce que disait à ce sujet *l'Arcadia*, du 15 juillet :

« Le soir du 24 juin, la musique une fois de plus régna en souveraine au Parc Sohmer. On permit au chanteur comique de prendre un repos bien mérité, le trapèze fut mis de côté, et on laissa le lion dans sa cage; probablement pour lui permettre de préparer sa vengeance contre l'homme qui le force à se promener en vélocipède.

Le programme, très intéressant, se composait en grande partie d'œuvres dîtes à la plume de nos compositeurs canadiens-français; le voici :

Ouverture de Guillaume Tell.....	Kossini
Airs canadiens.....	Vézina
Chœur : O Canada.....	Lavallée
Chant : Le drapeau de Carillon.....	Sabatier
Mons. R. Bourdon	
Chœur des Romains.....	Massenet
Elle ne croyait pas (Mignon).....	A. Thomas
Mons. E. Butat	
Chœur : Airs canadiens.....	E. Gagnon
Chant : O Canada, mon pays, mes amours.....	J. B. Labelle
Mons. E. Lebel	
Chœur : Vive la France.....	E. Lavigne

Le chœur était sous la direction de Mons. Chs. Labelle.

La jolie voix de baryton de Mons. R. Bourdon fut justement admirée dans la mélodie de Sabatier sur les beaux vers de Crémazie. Dans la romance de "Mignon," Mons. Butot, un chanteur étranger, prouva qu'il avait une puissante voix de ténor avec une médiocre connaissance des traditions de l'opéra. Mais le clou de la soirée fut sans contredit l'*O Canada, mon pays, mes amours* de Sir George Cartier, chanté avec tant de grâce par Mons. E. Lebel. Ce chant est presque devenu l'hymne national.

Les noms des auteurs dont les œuvres figuraient sur le programme de ces concerts nous prouvent une fois de plus le véritable talent des Canadiens-français, et nous nous demandons pourquoi cette race brillante n'a pas obtenu de résultats plus sérieux dans la carrière artistique. On trouve sans contredit plus de belles voix chez les Français que chez les Anglais, et le goût, le sentiment et un talent naturel dans la manière de phraser sont aussi fréquents chez les premiers qu'ils sont rares chez les derniers. Cependant, les Anglais quoique moins bien doués par la Nature ont réussi à fonder et à maintenir des sociétés chorales bien supérieures à tout ce qu'ont essayé de faire les Français. On dirait que l'indifférence des Canadiens-français pour toute musique sérieuse nuit aux belles qualités qu'ils ont reçues de la nature.

Il est véritablement regrettable qu'en musique, comme en beaucoup d'autres choses, notre population soit divisée presque sans espoir. Les talents naturels des Français, unis à la patience et à la persévérance des Anglais produiraient des résultats remarquables. Mais pour en arriver là, il faudrait plus de sympathie entre ces deux races; et malgré notre grand désir de voir la chose se réaliser, nous ne pouvons malheureusement pas l'espérer pour le présent. — *Traité de l'Arcadia*.

Nous avons fait l'autre jour un appel à l'Association Immobilière pour demander son appui dans la question des exemptions de taxe à laquelle nous nous sommes voués d'une façon spéciale. Nous préférons de beaucoup, disons-nous, voir l'Association se lancer dans cette voie que dans les mesures d'exception qu'elle a sollicitées de Québec sur l'inspiration déplacée, croyons-nous, de quelques-uns de ses membres qui visent trop souvent à la notoriété aux dépens de leurs voisins. Le CANADA-REVUE admet toutes les demandes qui sont justifiées, et lorsqu'il s'en prend à des individualités dont il est toujours facile de lire les noms dans les portraits que nous traçons, ceux qui ne sont pas visés auraient mauvaise grâce de s'en offusquer. Nous respectons tous les hommes convaincus, quand même nous penserions qu'ils se trompent, et ce n'est jamais à eux que s'adressent nos remarques, ni nos critiques, nous sommes trop heureux de voir des gens avec le courage de leur opinion, et ce n'est pas nous qui les découragerons; c'est ainsi que nous sommes loin de partager la manière de voir de la *Presse* et de rendre l'Association Immobilière responsable du gâchis dans lequel patauge notre charte civique.

Les seuls coupables sont les vieillards maléficients du Conseil Législatif qui ont voulu retrancher un travail auquel la majorité ne comprenait rien et qui était déjà désagrégé par les mutilations subies à l'Assemblée Législative.

Cette remarque est faite en toute honnêteté et toute impartialité, car nous ne demandons ni cadeaux ni promesses pour faire rendre justice aux *écorchés*, quels qu'ils soient, à droite ou à gauche, en haut ou en bas.

Nous pouvons fournir la collection complète du CANADA-REVUE depuis sa fondation, en Décembre 1889, à raison de \$3 par année. Il reste à peine cinquante séries complètes, de sorte que les personnes qui désirent se procurer cette collection feront bien de se hâter.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr., Directeur-Gérant : A. Filiatreault.

J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREAU.T.

COLLABORATION : L. Fréchette, Ernest Tremblay, B. Sulte, M. Vidal Napoléon Legendre, Pamphile LeMay, Hon. Charles Langelier Rémi Tremblay, Madame Dandurand, Delle Marie Beaupré, Françoise, Calixte LeBeuf, H. C. Saint-Pierre, Rodolphe Lemieux, Gonzalve Désaulniers, Arthur Globensky, Hon. J. E. Robidoux, J. Israël Tarte, H. Roulland, Tr. Pavhdès.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du numéro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

R. P. BOITE 324.

Téléphone l'ell 6826

ORIGINAUX ET D'ÉTRAQUÉS

TYPES QUEBECQUOIS

II

GRELOT

L'arrivée du prince de Galles à Québec, en août 1860, fut l'occasion de grande liesse.

Les drapeaux flottaient à toutes les hampes.

Les rues étaient brillamment pavoisées.

Et, dans le port — de la pointe de Sillery à Indian Cove — du haut des mâts et le long des drisses, des milliers d'oriflammes et de banderoles de toutes couleurs se déployaient dans la brise et miroitaient au soleil, — qui était superbe.

Les campagnes environnantes avaient donné la main à la ville ; et, sur les quais, les toits, les parapets et les terrasses, de tous les points culminants à la fois, une foule énorme se pressait, impatiente de contempler le jeune et sympathique héritier de la couronne d'Angleterre.

De longues files d'uniformes rouges se rangeaient en haies le long des rues.

Des escouades de cavalerie galopèrent de ci et de là, avec de grands cliquetis de ferrailles.

D'un bastion à l'autre, des appels de clairons s'entre-croisaient avec le roulement des tambours et les éclats joyeux des fanfares lointaines.

Tout à coup les quarante canons de la citadelle et de la grande Batterie tonnèrent ensemble, en même temps qu'un immense hurrah, poussé par cinquante mille poitrines, saluait le pavillon de

l'escadre royale, qui venait de doubler la pointe de l'île d'Orléans.

La scène fut grandiose.

Les cuivres retentissaient ; les cornets à vapeur faisaient rage de toutes parts ; les cloches sonnaient en branle ; tout ce qu'une ville en rumeur peut fournir de clameurs et de bruits divers éclatait en fracas strident, ou se prolongeait en grondements sourds, dominés de seconde en seconde par la voix mâle des canons.

Le gros de la foule s'était naturellement porté aux abords du débarcadère et dans la côte de la Montagne, par où le brillant cortège devait passer.

C'est dans ce dernier endroit surtout qu'ondulait le flot le plus bruyant et le plus bariolé.

Là surtout grouillait le populaire endimanché, — tous ceux qui n'ont peur ni des poussées ni de la cohue, la multitude rieuse et folle.

C'était un spectacle unique que cet entassement compact de têtes groupées en amphithéâtre, et que partageaient en deux masses bien tranchées un espace maintenu libre par deux lignes de baïonnettes serpentant du haut en bas de la longue pente.

Au premier coup de canon, toute cette houle de têtes joyeuses s'était ébranlée dans une formidable acclamation ; mais au fur et à mesure que les gros cuirassés entraient majestueusement dans le port, le premier enthousiasme faisait place à une impression plus solennelle, et des murmures confus comme le bruit des vagues succédaient de temps en temps à la frénésie des vivats.

Pendant une de ces acalmies un étrange incident se produisit.

Un vieillard à cheveux blancs, hérissé, sale, déguenillé, avait réussi à rompre les lignes et descendait la côte entre les deux haies de soldats, l'œil féroce et la main armée d'un énorme gourdin qu'il brandissait d'un air farouche.

A cette vue, un éclat de rire colossal, inouï, se fit entendre.

Puis un cri plus délirant encore retentit d'un bout à l'autre de la montée.

— Grelot !...

Impossible de raconter ce qui suivit.

Ce fut un hurvari, un brouhaha indescriptible.

Le vieux vagabond, poursuivi par les cavaliers chargés de maintenir la consigne, zigzaguait d'un côté de la rue à l'autre, montrant le poing, battant l'air de son gourdin, tantôt poussant des hurlements de défi, tantôt courbant le dos sous la huée.

— Grelot ! Grelot ! Grelot ! criait-on.

Et le malheureux, étranglé de fureur, l'écume aux lèvres, descendait toujours, essoufflé, suant, clampi-

nant, buttant, et lançant à droite et à gauche je ne sais quelles malédictions qui se perdaient dans les rires de la masse et les cris de :

— Grelot! Grelot!

Enfin le misérable, épuisé et à bout d'haleine, trébucha sur un pavé, et tomba sur ses genoux...

Les cris redoublèrent.

— Grelot!...

J'étais sorti du collège quelques semaines auparavant.

Ce fut là ma première expérience sérieuse des choses de la vie.

La même population, au même moment, sans passion ni méchanceté, saluant par des acclamations enthousiastes un jeune étranger, beau, heureux, fêté, choyé, tout-puissant, et poursuivant de ses avanies un pauvre vieillard privé de raison, déshérité de tout, pliant sous le fardeau des tristesses de ce monde, — mourant de faim peut-être!

L'individu qui venait d'interrompre la fête publique en créant cette diversion, était un étrange original bien connu de tout Québec, dont il a fait la gaieté durant plus d'un demi-siècle.

Qui de ma génération ne s'en souvient pas?

Qui ne l'a pas un peu taquiné?

Il s'appelait Langlois — Michel Langlois — de son vrai nom; mais nombre de Québécois, de ses voisins même, l'ont toujours ignoré.

Tout le monde l'appelait Grelot, simplement Grelot.

Et cela suffisait: il était connu.

Comment ce burlesque sobriquet lui avait-il été appliqué? Cela se perdait dans la nuit des temps et dans l'incertitude des suppositions.

Probablement comme tous les autres sobriquets. Un hasard vous l'attire; vous vous en fâchez, et vous en voilà affublé pour le reste de vos jours.

On raconte qu'un dimanche, en sortant de l'église du faubourg Saint-Roch, sa paroisse, Michel Langlois, qui était alors un jeune homme de bonne mine et de moyens, paraît-il, fit la remarque, sur un ton de mécontentement assez naturel, qu'un maladroit venait de lui froisser son haute-forme, — un castor tout neuf.

Que diable, tout le monde n'a pas la patience d'un ange.

— Satané grelot! dit-il, il a bossué mon chapeau!

Pourquoi *grelot*? on n'en sait rien.

Cette expression lui était peut-être venue sur les lèvres, à son insu, sans avoir dans son esprit aucune signification spéciale.

Il l'avait sans doute laissée échapper d'une manière inconsciente, sans y attacher aucune portée injurieuse.

Il avait dit *grelot*, comme il aurait dit toute autre chose.

Mais il avait dit *grelot*.

Et ce mot-là devait peser d'un poids terrible sur sa destinée.

Grâce à lui, le jeune homme respectable et bien mis, plein de force et d'espérance, qui l'avait prononcé, vit tout s'écrouler autour de lui.

Il manqua sa carrière, perdit sa fortune et même son nom, traîna durant soixante ans une existence de paria, et mourut fou.

Voici ce qui était arrivé.

Un gamin — il y en a toujours dans ces circonstances-là — qui avait entendu l'exclamation malencontreuse, frappé de la consonnance des mots *grelot* et *chapeau*, se mit à fredonner, sans malice, mais sur un ton quelque peu gouaillieur :

Satané grelot!

Qu'a bossué mon chapeau!

Satané grelot!

Qu'a bossué mon chapeau!

Michel, qui n'était pas d'humeur à goûter la plaisanterie, se fâcha, interpella le gamin, voulut lui imposer silence.

Ce fut bien pire.

L'incident tourna en charivari.

Les gamins — d'autres étaient venus à la rescoussé — chantaient à tue-tête;

Grelot! Grelot!

T'a bossué mon chapeau!...

Après les enfants, d'autres vinrent.

Les loustics de tous les âges s'en mêlèrent.

On ne chantait plus: "T'a bossué mon chapeau!" on criait *Grelot* tout court:

— Grelot! Grelot! Grelot! sur tous les tons et dans toutes les clefs, avec des accents suraigus de soprano et des ronflements de basse-taille, soutenus par un concert de glapissements, de miaulements, et de hurlements sans nom.

Michel fut ramené chez lui par des personnes charitables, les vêtements en désordre, le chapeau fatal sur les yeux, et dans un état d'exaspération qui le retint trois jours au lit.

C'est là l'histoire qu'on racontait.

Après un pareil esclandre, le jeune homme fut longtemps sans se montrer en public.

Sa fierté humiliée, unie à une timidité naturelle, lui fit éviter même ses connaissances les plus intimes.

Il ne sortit que le soir, choisissant de préférence les rues désertes, glissant le long des murs, évitant les passants.

Ces allures insolites achevèrent ce que la scène de l'église avait commencé.

Des gavroches le suivirent en l'appelant : *Grelot*.

Il eut la mauvaise inspiration de s'emporter de nouveau.

Cela fit rire, et les cris redoublèrent.

Le pauvre diable rentrait chez lui dans des colères folles, ne sachant où donner de la tête :

— J'en tueraï quelqu'un ! grondait-il entre ses dents.

Québec n'a jamais été une ville affairée ; elle l'était encore moins dans ce temps-là qu'aujourd'hui.

Bientôt le malheureux Langlois fit les frais de l'amusement général, et devint le souffre-douleur de tous les désœuvrés.

Les cochers de place, les flâneurs qui baguenaudaient au coin des bornes, les commis debout aux portes des magasins, les soldats de la garnison, les élèves du petit séminaire, les enfants des écoles, ne pouvaient le voir passer sans crier, ou tout au moins murmurer l'ironique sobriquet, qui se répétait de bouche en bouche, parcourant la rue comme une trainée de poudre.

Alors c'étaient des accès de rage, des fous rires épileptiques, les femmes aux fenêtres, le diable dans le quartier.

A un moment donné, on entendait tout à coup des cris lointains, des tempêtes d'invectives, mêlés à des éclats de gaieté extraordinaires.

— Voilà Grelot ! s'écriait-on.

Et petits garçons et petites filles, badauds et curieux, de se précipiter sur les trottoirs, gravissant les côtes ou dégringolant les escaliers, pour aller prendre part à la fête.

Et le tohu-bohu grossissait, grossissait toujours, plus tumultueux et plus hostile, autour du malheureux énergumène, qui s'épuisait en efforts d'un comique inouï pour se venger au moins sur ceux qui pouvaient se trouver à sa portée.

La masse des crieurs se tenait généralement à distance suffisante pour éviter les coups ; mais quelquefois — le hasard a de ces justices — la poussée de la foule jetait les plus agressifs sous la main de l'homme aux abois, dont la force et la colère devenaient alors réellement dangereuses.

Souvent aussi, il rusait.

Il faisait semblant de ne rien entendre, marchait droit devant lui sans retourner la tête ; puis, quand il jugeait le moment venu, il exécutait une brusque volte-face, et fondait sur les plus rapprochés.

Alors — comme la badine de l'élégant avait fait place à une terrible canne de quatre pieds de long armée à l'extrémité inférieure d'un clou en fer forgé capable d'étriper un bœuf — malheur aux imprudents qui s'étaient avancés trop loin !

Plus d'un eurent à s'en repentir.

On cite même un nommé Vaillancourt qui en fut quitte pour un œil crevé ; et — disons-le au crédit de l'humanité québécoise — personne ne perdit grand temps à le plaindre.

Grelot — nous pouvons bien le désigner par le seul nom sous lequel il fut connu — possédait un vocabulaire d'interjections absolument renversant.

Il avait à son service une série de blasphèmes à faire dresser les cheveux.

Ses imprécations étaient homériques.

On aurait dit qu'il s'en faisait des provisions avant de sortir de chez lui.

Tout le répertoire injurieux de la zoologie et de la démonologie, tous les monstres de la création et tous les diables de l'enfer étaient mis à contribution.

Il dévidait comme un chapelet, à flot, à torrent, d'une voix de stentor, sans prendre haleine, jusqu'à épuisement de poumons et déchirement de larynx...

Des années passèrent ainsi.

Pas besoin de se demander si le pauvre diable vieillissait vite. A quarante ans, il avait la tête d'un octogénaire.

Ses accès de fureur s'étaient compliqués d'une étrange manie.

A force d'être persécuté de cette façon, il arriva un temps où l'on aurait dit que le misérable ne pouvait plus se passer de ses persécuteurs.

Il semblait les rechercher pour mettre leur méchancelé de fumistes au défi.

Il affectait de fréquenter les places publiques, ne manquait jamais de se montrer surtout les jours de marché.

Dès le matin, on l'apercevait arpentant le trottoir en face des halles, devant le portail des églises, l'œil au guet et l'arme au bras comme une sentinelle à sa guérite, la démarche provocatrice.

Les étrangers même, qui n'avaient jamais vu l'original, ne pouvaient s'empêcher de retourner la tête.

C'en était assez.

— T'as envie de le dire, toi, mon pendar ! s'écriait le fou en levant sa terrible canne. Oui, tu ris, t'as envie de le dire, je le sais!... Eh ben, dis-le donc, visage de répruvé!... Toi aussi, mon Ponce-Pilate ! criait-il à quelque autre passant attiré par le bruit ; toi aussi, t'as envie de le dire... Eh ben, dites-le donc, tas de crasses!... Contentez-vous, vermine d'enfer!...

Tout naturellement il était bien rare qu'il ne se rencontrât là quelque farceur prêt à lui donner satisfaction.

— Grelot ! criait-on.

Alors le chambardement commençait.

Parfois deux ou trois citoyens paisibles — qui n'auraient pas voulu pour tout au monde soulever le moindre scandale — causaient tranquillement au coin d'une rue, sur un quai, sur le pont d'un bateau à vapeur.

Grelot survenait, s'approchait tout doucement, s'arrêtait devant eux, tournait alentour, les regardait de travers, en un mot se livrait à tout un manège pour attirer leur attention, et n'était satisfait que lorsqu'il avait réussi.

Alors un simple sourire était suffisant.

Il se campait devant le groupe, la canne en arrière, les yeux injectés de sang :

— Vous avez envie de le dire, ce pas ?... Oui, vous avez envie de le dire ; vous êtes de la rogne comme les autres !...

Et la litanie commençait :

Paquets de cordes ! pouilleux ! rapace ! reufs de serpents ! piliers de coins flambants ! crapules du fanal rouge ! etc.

Il fallait se disperser, prendre la fuite, ou la fameuse canne vous tombait sur les épaules, et d'aplomb, je vous prie de le croire.

Grelot n'avait pas la main molle, et n'y allait jamais pour rire.

On racontait une aventure fort cocasse arrivée à l'un des citoyens les plus sérieux de la ville.

Oh ! sérieux, et peu enclin aux plaisanteries, je vous en donne ma parole.

Il était même un peu marguillier quelque part.

Un jour — vers trois heures de l'après-midi — cet excellent monsieur entre dans la bonne vieille basilique, qui s'appelait alors modestement l'église de la haute ville.

A peine a-t-il fermé la porte derrière lui, qu'il aperçoit, debout dans la tribune des suisses, au port d'arme, raide et dans une gravité de pontife... Grelot avec sa canne.

Que faisait-il là ? Dieu le sait.

En tout cas, le spectacle était si comique, que notre brave paroissien, malgré son respect pour la sainteté du lieu, ne put réprimer entièrement un involontaire sourire, en trempant son doigt dans le bénitier.

Il portait la main à son front, et murmurait : *Au nom du Père !* lorsque, tout effrayé, il se retourne.

Une voix menaçante lui grinçait à l'oreille :

— T'as envie de le dire, toi, mon vice !... Si c'était pas dans l'église, vieille potence, tu le dirais ! Eh ben, tu vas le dire tout de suite, mon cerge bleu ! ou bien tu vas avoir affaire à moi...

C'était Grelot, qui avait surpris le sourire, et s'était approché en tapinois, l'air décidé à tout.

On s'imagine facilement que notre citadin ne fut pas lent à prendre le large.

Mais Grelot n'était pas homme à tenir les gens quittes à si bon marché.

Et les voilà tous deux parcourant les allées presque au pas de course, passant d'un banc à l'autre enjambant les obstacles, bousculant les chaises, exécutant le plus bizarre chassé-croisé qu'il soit possible de rêver, le brave marguillier plus mort que vif, la figure effarée, la canne meurtrière dans les reins, faisant des efforts inouis pour dépister l'énergumène, qui ne cessait de grommeler entre ses dents :

— Dis-le donc, crime !... Dis-le donc, vieille teigne !... Dis-le donc, feignant de la haute ville ! poison de sacristie !...

La scène ne prit fin que lorsque le pauvre monsieur eût franchi la balustrade du chœur, et se fût réfugié derrière le maître-autel, blanc de peur, hors de lui et tout en nage.

LOUIS FRECHETTE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA COURSE "AUX CHENES"

Comment Old Folks gagna la Course "aux Chênes" à "l'hippodrome de Memphis."

(Traduit de l'Anglais par H. C. SAINT-PIERRE.)

(*Suite.*)

Le soir du même jour, le vieux Elias, qui ne s'était pas encore dépouillé complètement de ses préjugés contre Old Folks, reçut instruction de ne pas le forcer d'aller à cheval lorsque ça ne lui plairait pas.

Cependant Old Folks n'eut pas besoin d'attendre bien longtemps pour s'apercevoir combien lui était préjudiciable sa répugnance à monter à cheval. Dans le milieu où il vivait, le pivot où se concentraient toutes les actions, c'était la course ; or, dans une course, le principal facteur c'est le jockey.

Tous les gamins autour de lui dont le poids ne dépassait pas la marque réglementaire montaient des chevaux. Jim et Ike étaient fréquemment employés comme jockeys ; Ike surtout était un excellent cavalier ; malheureusement pour lui, son goût exagéré pour les bonbons, et son habitude d'en manger constamment l'avaient rendu un tant soit peu trop lourd pour monter les chevaux de grandeur ordinaire.

Tous les autres gamins, soit dans une course, soit dans une autre, avaient eu occasion de conduire des chevaux, et vivaient dans l'espoir de devenir un jour ou l'autre des jockeys célèbres. Lorsqu'ils étaient réunis ensemble, et que par hasard Old Folks leur permettait de parler de chevaux, c'était au tour de Ike d'être le maître de la situation. Dans ces occasions-là, c'est lui qui était le héros du

moment. Il leur faisait le récit de ses triomphes dans les grandes courses d'autrefois, sans omettre l'histoire de cette course célèbre où le fameux jockey Isaac, pour arriver à le passer, avait été obligé de se courber comme un bossu. Il leur racontait avec force gesticulations comment dans certaines occasions, par des manœuvres adroites dues entièrement à son habileté, il avait réussi à pousser son cheval en avant, et à gagner la course, malgré qu'il fut tout-à-fait en arrière, et que sa défaite parut inévitable, et cela, tout en retenant sa bête et en lui déchirant la bouche à force de tirer sur les rênes.

Dans ces moments-là, Ike tenait son auditoire suspendu à ses lèvres, car c'était un fait reconnu de tous que Ike était un maître dans son art. Pour donner le change, Old Folks affectait de prendre un air de souverain mépris pour tout ce qu'il entendait ; et pour faire voir combien toutes ces histoires insipides l'ennuyaient, il s'arrondissait en boule, et affectait de sommeiller ; mais en réalité pas un mot ne lui échappait.

On remarquait qu'après ces récits il avait toujours en réserve quelques aventures plus abracadabrantes encore que toutes celles qu'il avait racontées jusqu'alors ; ou bien, qu'il jouait du banjo ou faisait résonner les os avec plus de vigueur et plus d'entrain que d'habitude.

Enfin le temps des courses arriva ; et à compter de ce moment Old Folks s'aperçut que l'empire qu'il avait pris sur ses camarades lui échappait complètement. Tous les jours, quelques uns d'entre eux conduisaient des chevaux à la victoire ; et du matin au soir, on n'entendait parler que de courses et de chevaux. Après chaque course, on voyait tous les gamins se réunir par petits groupes, pour en discuter en détail tous les incidents. On ne se gênait guère de critiquer avec une franchise plus qu'ingénue le style du jockey qui avait eu la malchance de perdre la course, surtout s'il conduisait le cheval dont le nom avait provoqué le plus de paris en sa faveur.

En revanche, le jockey qui avait été heureux était sûr de se voir entourer par une foule d'admirateurs obséquieux pour qui ses moindres désirs étaient des lois. Tout ce qui tombait des lèvres de ce vainqueur était accepté comme un oracle lorsqu'il parlait sérieusement, ou comme excessivement drôle s'il voulait rire. Tout le monde était à ses pieds. De tous ces garçons d'écurie, Ike était reconnu comme le plus heureux dans les courses. Voulait-on assurer la victoire à un cheval, on n'avait qu'à placer Ike sur son dos. Malgré qu'on se répétait la chose à l'oreille, c'était un secret connu de tous que les *sportsmen* de Mobile cherchaient à s'assurer ses services, et qu'une demi-douzaine d'autres propriétaires de chevaux étaient prêts à l'engager pour eux-mêmes s'il n'acceptait pas l'offre des gens de Mobile. Depuis cette date, toutes les après-midi, on le voyait, le chapeau jeté sur le derrière de la tête, les deux mains enfoncées dans les poches, se promener au soleil, et aller et venir en face des écuries de l'hippodrome. Il affectait pour son ancienne occupation d'entraîneur de chevaux le dégoût le plus profond ; et lorsqu'il lui arrivait de rencontrer Jim, son ami de cœur d'autrefois, il ne le regardait plus que du haut de sa grandeur.

Au fur et à mesure que la réputation de Ike grandissait, dans la même proportion Old Folks sentait diminuer la sienne ; tout son feu et son entrain d'autrefois avaient disparu ; à peine lui restait-il encore assez de courage pour raconter une historiette de temps à autre ; quant à son banjo et à ses os, ils dormaient silencieusement, ensevelis sous une épaisse couche de poussière. Tout le jour on le voyait rêveur, cherchant quelques moyens de reconquérir son prestige évanoui ; et la nuit, d'affreux cauchemars, dans lesquels Ike avait invariablement l'avantage sur lui, venaient constamment troubler son sommeil.

Un jour que, l'esprit tout attristé, il s'était mélancoliquement étendu sur l'herbe en face de l'écurie, il aperçut son rival qui s'approchait de son côté, suivi d'un groupe d'admirateurs. Ike devait avoir l'esprit absorbé par quelques graves pensées, car en arrivant auprès de Old Folks, il s'arrêta tout court, et après avoir fait de grands efforts pour paraître calme, il ordonna à tout le monde de se signer trois fois sur le cœur en levant les yeux vers le ciel (c'est le serment le plus solennel que puisse prêter un gamin d'écurie, fut-il noir ou blanc) ; puis au moment où, sous l'empire de la curiosité, tous avaient les yeux fixés sur lui, grands comme des piastres, il leur annonça qu'il avait été engagé comme jockey pour monter les chevaux de Mobile.

Il ajouta qu'il avait parlé de la chose au colonel qui, au milieu d'une volée de jurons, lui avait dit qu'il pouvait conduire les chevaux du diable jusqu'aux enfers, s'il le désirait ; et baissant la voix, il chuchota d'un air effaré :
— Le colonel m'a dit : Ike, si j'aperçois encore ta sale binette auprès de mes écuries, je l'écharperai tout vivant et je te couperai tes oreilles de nègre.

— Je croyais que tu allais monter la jument du colonel demain ? demanda Old Folks, sur un ton railleur.

— Je ne puis arriver au poids réglementaire, répondit Ike, en ayant l'air de ne pas apercevoir la pointe d'ironie dirigée contre lui.

— Au reste, ajouta-t-il, il doit venir un monsieur de Nashville pour monter la jument du colonel ; c'est un blanc qui, en fait d'équitation, en sait aussi long que... Ike s'arrêta un instant comme pour produire un effet oratoire, puis jetant les yeux sur Old Folks, qui en savait aussi long que toi, petit moricaud, s'écria-t-il, d'un air sarcastique.

Après avoir lancé ce dernier trait, Ike s'éloigna accompagné de ses admirateurs que cette saillie fit rire à gorge déployée. Old Folks demeura seul pour faire ses réflexions :

— Demain, se dit-il, avec amertume, la célèbre course va avoir lieu ; si Ike la gagne, sa réputation va s'accroître encore davantage, tandis que moi, je vais tomber dans un oubli complet.

Il était au beau milieu de ses réflexions, lorsqu'il fut réveillé de sa rêverie par la présence du colonel Bill, qui en ce moment passait près de lui, suivi par le fidèle Elias. Le colonel était occupé à faire prendre à sa jument un peu d'exercice. Tout-à-coup une idée traverse le cerveau de Old Folks :

— Colonel Bill, s'écria-t-il, en se levant brusquement, et en portant la main à son chapeau ; Colonel Bill, voulez-vous

avoir la bonté de me laisser conduire la jument demain ?

Le colonel Bill s'arrêta un instant ; il jeta sur le petit gamin un regard moqueur.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à Archer de le remplacer aux courses du Derby, Old Folks ? Je viens précisément de recevoir de lui un câblegramme par lequel il m'annonce qu'il désire s'assurer de tes services.

La demande de Old Folks avait paru tellement audacieuse au père Elias que, pour la première fois de sa vie, il oublia de rire en entendant une boutade tomber des lèvres du colonel. Il jeta sur le gamin un regard rempli d'une indicible indignation. Il n'y a pas de doute, qu'à la moindre suggestion de la part du colonel, il aurait lancé Old Folks pardessus la clôture ; heureusement pour lui, le colonel continua son chemin en se contentant de rire dans ses moustaches.

En revenant sur ses pas le colonel aperçut Old Folks debout au même endroit.

Pour la seconde fois, Old Folks porta respectueusement la main à son chapeau et répéta sa demande :

— Colonel Bill, dit-il sur un ton suppliant, en laissant percer dans le timbre de sa voix l'émotion dont il était animé. Colonel Bill, je vous en prie, laissez-moi conduire la jument demain ?

Le colonel était sur le point de répondre par quelque facétie, lorsque jetant la vue sur la figure de Old Folks il s'aperçut qu'il avait toutes les peines du monde à contenir son émotion.

— Mon pauvre enfant, lui répondit-il avec douceur, en s'arrêtant un moment, tu n'ignores pas que dans cette course les enjeux seront très considérables ; comment puis-je consentir à te laisser conduire ma jument, tu ne sais même pas aller à cheval ?

Le colonel s'éloigna ; Old Folks le regarda aller, et au même instant de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues. Le colonel ayant retourné la tête, par hasard, aperçut Old Folks toujours debout au même endroit et la figure mouillée de larmes. Ce spectacle le toucha ; car il avait beaucoup d'affection pour ce petit noir ; et du reste, le colonel était de ces hommes qui ne peuvent supporter le spectacle d'un être qui souffre, fut-ce même un animal. Il jeta au gamin une pièce d'un dollar :

— Tiens, Old Folks, lui dit-il, sur un ton d'encouragement, va t'acheter quelque chose avec cela.

Le gamin jeta un coup d'œil sur la pièce de monnaie qui venait de tomber à ses pieds, mais au lieu de la ramasser, il se mit à frapper dessus à grands coups de pieds, comme s'il eut été pris d'un accès de rage sauvage. Il ne cessa de frapper que lorsque la pièce fut profondément enterrée sous le sol que ses pieds venaient de labourer ; puis, les poings crispés, tout son petit corps frémissant de rage, il se dirigea du côté de l'hippodrome.

Le colonel ébahi l'avait observé jusqu'à la fin :

— Ma foi, je veux être pendu, se dit-il à lui-même, si ce n'est pas là le nègre le plus extraordinaire que j'aie encore jamais rencontré.

Il s'éloigna l'air pensif suivi du vieux Elias qui, sous l'effet de l'indignation que lui avait causée la demande

effrontée de Old Folks, marchait en brandissant la tête.

Le matin du jour fixé pour la grande course, le soleil se leva radieux ; pas un nuage ne flottait à l'horizon ; l'air était parfumé des senteurs du printemps, et si le beau temps pouvait faire présager le succès d'une course, il n'y avait pas à douter que la course "aux chênes" serait comptée parmi les plus mémorables. Bien avant le lever du soleil le colonel Bill était sorti avec sa jument ; car à la veille d'une course, il ne la confiait jamais à personne : c'était la prunelle de ses yeux. Il l'avait amenée respirer l'air frais du matin.

Lorsqu'après le jour venu, il avait pu voir son poil soyeux miroiter sous les rayons du soleil, il n'avait pu réprimer un certain mouvement d'orgueil.

— Non, pensait-il en lui-même, jamais un si bel animal n'a foulé de son sabot la piste d'un hippodrome !

Le fait est que cette jument était superbe à voir ; ses grands yeux, où se peignaient tout à la fois la douceur, l'intelligence et le courage, avaient cette apparence de limpidité que seule donne une santé parfaite. Les soins que le colonel Bill lui avait prodigués pendant de longs mois afin de bien l'entraîner avaient porté leurs fruits.

Deux jours auparavant, à la pointe du jour, le colonel l'avait lancée sur la piste de l'hippodrome, dans une course d'essai ; le résultat de cette expérience avait dépassé toutes ses prévisions ; mais comme il tenait à réaliser de gros bénéfices, et qu'il ne voulait pas être obligé de parier au pair sur sa jument, le colonel avait tenu la chose soigneusement cachée.

Tout était prêt, il n'y avait plus qu'à attendre l'heure de la course.

En fermant la porte de son écurie, le colonel s'imaginait déjà entendre les acclamations enthousiastes poussées par des milliers d'admirateurs ; il voyait déjà sa belle jument victorieuse amenée devant le "grand stand" pour recevoir l'ovation due au vainqueur.

Une chose cependant l'inquiétait, il n'avait encore reçu aucune nouvelle de Grubbs ; ce Jockey aurait dû être à l'hippodrome depuis la veille ; mais enfin, il comptait sur son arrivée par le train du midi ; il aurait encore trois heures pour se préparer à la course, c'était assez : Grubbs avait déjà monté sa jument à la Nouvelle-Orléans, et il connaissait parfaitement toutes ses qualités ; rien jusqu'alors ne rendait absolument nécessaire la présence de Grubbs, mais enfin, le colonel sentait que s'il eût été là, avec lui, sa présence l'aurait soulagé d'un grand poids.

Une heure avant l'arrivée du train, il fit atteler une voiture et envoya le père Elias à la gare, en lui recommandant d'amener Grubbs tout droit à l'hippodrome, sans lui donner le temps de manger ni de prendre aucun repos.

Une fois midi sonné, l'anxiété du colonel ne l'oublia ; à chaque instant il avait sa montre à la main. Que pouvait-il donc être arrivé ? — Pourquoi ne se hâtaient-ils pas davantage ?

Qu'est-ce qui pouvait les retarder ainsi ? Le colonel était sur des charbons ardents. A midi et demi, lorsque de loin, il vit la voiture revenir, sans apercevoir Grubbs, il perdit tout contrôle sur lui-même. A une heure moins un quart, voyant que le père Elias n'était pas encore arrivé, le colo-

nel se dirigea d'un pas nerveux du côté du chemin qui menait à la gare, afin d'aller au-devant de lui. Enfin à une heure moins quelques minutes, Elias apparut : son cheval qu'il avait surmené était couvert d'écume. Le colonel courut à lui et Elias se hâta de lui remettre une dépêche qu'il avait reçue à la gare ; sa main tremblait tellement qu'il pouvait à peine tenir le papier qu'il présentait au colonel. C'était un télégramme envoyé par un des amis du colonel Bill ; il contenait les mots suivants :

“ Grubbs ne peut partir, il est ivre-mort.”

Les personnes bien renseignées, sur les connaissances du colonel Bill dans l'art de manier le langage des jurons, sont unanimes à dire que, dans cette circonstance, il fit pleine justice à sa réputation. Le fait est que lorsqu'il eut fini, le critique le plus exigeant aurait en vain cherché un mot à ajouter. Le rugissement de cette tempête pénétra à travers l'écurie jusqu'au grenier à foin, où Old Folks avait été prendre refuge pour souffrir en silence et pour ne pas être témoin du triomphe de son ennemi.

À la vigueur des sons qui s'échappaient de la poitrine du colonel il avait deviné que quelque chose d'inusité venait de se passer. Il lui vint alors à l'esprit une sorte d'espérance vague et indéfinie que, peut-être, il pourrait tirer parti de la situation. Cette pensée lui fit monter le sang au cerveau, et sans prendre le temps de descendre par l'échelle, il se précipita d'un seul bond en bas du grenier à foin. Un instant après il était en face de l'écurie. Le colonel les yeux injectés de sang s'avançait de son côté, grommelant entre ses dents quelques phrases inarticulées, dans lesquelles on distinguait par moments le nom de Grubbs. Un instant après, Old Folks le vit se diriger du côté de l'hippodrome ; le colonel s'arrêta près de la clôture de planche qui bordait la piste ; là les bras croisés sur le sommet de la clôture, le menton appuyé sur ses bras, il se mit à regarder vaguement l'horizon.

— Que faire?...

Tous les gamins capables de conduire un cheval et qui avaient le poic's réglementaire étaient engagés pour cette course. Il était absurde pour lui de songer à cette heure, à se procurer un jockey quelque part. Non, tout était fini, son travail, ses soins pendant des mois entiers, tout était perdu. Ses rêves au coin du feu durant les soirées d'hiver, devront rester ce qu'ils étaient, des rêves, sans espoir de les voir se changer en réalités. Pendant que les sportsmen de Mobile s'en iront en triomphe avec les enjeux, sa jument à lui, restera là immobile dans sa stalle. Et qui sait si on ne dira pas qu'il a eu peur de l'amener sur la piste ?

Puis sa pensée se reportant de nouveau vers ce scélérat de Grubbs, qui lui faisait faux bond au moment décisif, il entra dans un nouvel accès de fureur. Il commençait à se calmer, et déjà on n'entendait guère plus dans le fond de sa poitrine que le roulement de quelques jurons, roulements ressemblant au bruit d'un tonnerre lointain dans les gorges d'une montagne, lorsque tout-à-coup, il sentit quelqu'un le tirer par sa queue d'habit ; il se retourna, Old Folks était là devant lui. Le petit nègre porta la main à son chapeau d'un air respectueux :

— Colonel Bill, lui dit-il, sur un ton où se peignait une anxiété nerveuse, Colonel Bill, je vous le demande en grâce, laissez-moi conduire la jument ?

Un faible rayon d'espoir traversa l'esprit du colonel ; sans changer d'expression cependant, il répondit d'un ton abrupt :

— Tu veux conduire la jument, qu'est-ce que tu connais, toi, dans l'art de conduire un cheval ?

— Colonel Bill, répéta Old Folks, avec vivacité, si cet idiot de Ike peut conduire un cheval, je puis le conduire comme lui. Si la jument ne gagne pas la course, je vous permets de...

Old Folks s'arrêta un instant pour trouver un sujet de comparaison. Tout-à-coup, la terrible menace que le colonel avait préféré à l'adresse de Ike lui revint en mémoire :

— Je vous permets de m'écorcher vif et de me couper les oreilles.

— Mais tu ne pourras pas te tenir assis sur la jument ; lui répondit le colonel, qui avait pris un ton plus doux.

— Essayez-moi, insista Old Folks avec instance, et vous verrez ; essayez-moi une fois seulement.

Le colonel regarda sa montre, il était près de deux heures, il ne restait plus qu'une heure avant la course. Il était inutile d'espérer obtenir un autre jockey. Le souvenir des *sportsmen* de Mobile et de la trahison de Ike lui vinrent de nouveau à l'esprit :

— Old Folks, dit le colonel, d'un ton grave, j'y consens, tu conduiras la jument, et si tu réussis à battre ce négroillon de Ike, je te promets plus d'argent que jamais tu n'en as vu de ta vie.

Comme cette course devait être la plus remarquable de la saison, tout Memphis s'était porté à l'hippodrome. Le *grand stand* n'ayant pu contenir tout le monde, la foule s'était répandue sur le terrain avoisinant et le long de la piste de chaque côté.

Les loges étaient remplies de jeunes filles vêtues avec élégance qui ricanaient et poussaient de temps à autre de légères exclamations pour leurs favoris : les chevaux qui avaient les plus jolis noms.

Sur le gazon, la foule s'était réunie par groupes où l'on discutait avec excitation les chances des divers chevaux. Impatiente et fiévreuse on la voyait se porter tantôt sur un point et tantôt sur un autre. Ces mouvements de va et vient ressemblaient à celui des vagues que l'on pouvait apercevoir de loin sur la surface du Mississippi. Au dessus du bruit de la foule dominait la voix stridente des promoteurs de paris. Partout on ne voyait que mouvement et animation.

(A suivre.)

DECES.

11 AOÛT.— Samedi, à l'âge de 7 mois, Marguerite Denise Incz, enfant bien aimée de Théo. Daoust, architecte.
Les funérailles ont eu lieu mardi le 2 août.

